

## Hélène Dorion : Une faille pour tomber en soi

Carlos Bergeron

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36835ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bergeron, C. (2008). Hélène Dorion : Une faille pour tomber en soi. *Lettres québécoises*, (129), 11–12.

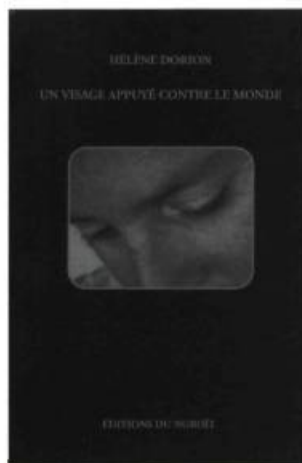
# Une faille pour tomber en soi<sup>1</sup>

Regard sur un itinéraire poétique d'Hélène Dorion.

« Le sens se décompose et se recompose aussitôt. On ne peut faire monter dans la barque un passé qui se débat encore dans les remous du présent<sup>2</sup>. » Depuis la publication de ses premiers poèmes dans la revue *Estuaire* (1981) jusqu'au moment où elle a été reçue membre de l'Académie des lettres du Québec (2006), Hélène Dorion a créé une œuvre magistrale, en grande partie dynamisée par une réflexion philosophique interrogeant les rapports entre l'intime et l'universel. Son écriture, c'est-à-dire ce miroir langagier prenant le pari de figurer les mouvances du moi, d'en dégager les ondulations passionnelles, nous convie à une réflexion sur la réconciliation : celle des contraires qui, pour Dorion, tend à s'accomplir dans l'activité poétique (« Peut-être chercherai-je toujours à unir l'abstrait et le concret, le singulier et l'universel, le vers et la prose, le poétique et le narratif<sup>3</sup>. » Ce qui peut illusoirement être saisi par le langage, cette fenêtre entre l'imaginaire et le réel, est paradoxalement ce qui lui échappe, du fait que le sujet a eu l'intention de l'astreindre aux signes : c'est Sisyphe et sa pierre ou le sens irrécupérable, toujours matérialisé sous un certain angle et se trouvant nécessairement soumis à de multiples interprétations qui le tiennent vivant (« on n'arrive jamais en ce lieu sans faille, [...] on gravit la pente avec cette pierre invisible du sens qui retombe aussitôt<sup>4</sup>. » Des premiers sillons poétiques (*L'intervalle prolongé* suivi de *La chute requise*, 1983) à ce que nous pourrions définir comme les essais autobiographiques (*Jours de sable*, 2002 ; *Sous l'arche du temps*, 2003), Hélène Dorion nous fait entrer dans une spirale langagière où la conquête d'une intimité devient le réflecteur, voire la condition, d'une universalité conquise. De 1983 à 2003, nous pouvons esquisser quatre cycles certes fort réducteurs, mais constituant les différents jalons d'un itinéraire scriptural de la poète :



HÉLÈNE DORION



« L'empreinte des origines », « Le passage vers l'universel », « L'unité » et « Le nécessaire retour en Soi ».

## 1. L'EMPREINTE DES ORIGINES<sup>5</sup>

Dans l'incipit de *L'intervalle prolongé* (1983), la locutrice pose d'emblée la première pierre de sa réflexion poétique : « la fissure tient lieu/ de regard/ j'explore/ ce vide » (*Monde fragiles, choses frêles*, p. 13). La « fissure », la « faille » intérieure<sup>6</sup> permettant la pulsion créatrice, constituera en effet un important filon des quatre cycles *dorioniens*. À l'origine de la création, la trace d'un manque en soi fixe le contour de ce qu'il faudra écrire, ce dont il s'agira de tracer le mouvement ou, du moins, la mouvance. La faille se transmute en empreinte langagière qui en devient, à son tour, un réflecteur, comme la marque laissée sur le sable, analogie que développe (entre autres) l'auteure dans « Hors champ » (« Quelques empreintes ensablées/il n'y a devant moi que ces mots », p. 91). Dès les premiers recueils, les grands axes sont en place et déterminent aussi l'un des principaux enjeux de l'écriture : établir une géographie des principaux lieux du sujet et questionner la trajectoire qu'il effectue dans un espace balisé par des contrepoints : le « je » et le « tu », l'ombre et la lumière, l'intérieur et l'extérieur, le regard et la main, le cœur et la peau :

*l'itinéraire  
étonnamment  
s'empare du jour  
l'espace d'imaginer  
transfusion qui suspend  
le rythme d'abolir le sol* (p. 26)

*Une sorte d'affolement  
juste sous les pores tu t'approches  
de moi la porte est refermée  
combien de gestes possibles  
dans cette chambre le cœur  
beurte la peau soudain  
(Les retouches de l'intime, p. 161)*

Dans *Hors champ* (1985), notamment, la main qui écrit sert ainsi d'outil à la matérialisation de la déchirure, d'où un effet réflexif entre l'origine du manque et sa concrétisation dans l'œuvre poétique : « De miroir en miroir, l'inexacte inscription, la déchirure devenue matière. » (p. 69) La déchirure originelle se voit donc transposée dans le poème qui en dessine la géométrie.

## 2. LE PASSAGE VERS L'UNIVERSEL<sup>7</sup>

Du recueil *Les corridors du temps* (1988) à *Carrés de lumière* (1994), Hélène Dorion écrit la trajectoire de son passage vers l'universel, passage qui s'effectue initialement par une projection vers l'autre, l'absent, cet interlocuteur à intégrer en



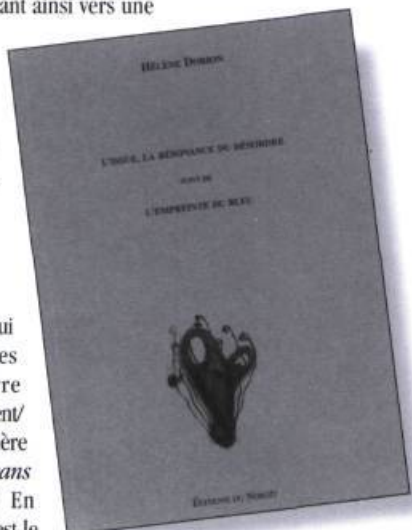
soi. Sa position face au temps devient alors marquante: « Pouvoir me dire que le temps passe dans la vie. Pouvoir entendre cela sans lever les yeux vers la noirceur de l'univers, là où tout semble si ténu. » (*Les corridors du temps*, p. 181). Le « je » lyrique offre quelques « instantanés poétiques » et pratique l'art du fragment, forme idéale pour transposer la thématique développée sur la forme textuelle: des instants de lucidité sont alors fixés, comme suspendus sur une ligne d'horizon, figurant en quelque sorte le mouvement même du temps: « La mer qui sépare et réunit abrite le parcours de l'être », « Il y a devant/ ce qui n'existe pas/ ailleurs » (*Ibid.*, p. 213). Dans ses poèmes en prose, le vide, le manque de l'autre et une certaine forme de désillusion trouvent un palliatif par l'écriture, et la douleur de la perte est alors métaphorisée par une réflexion sur la distance à parcourir pour arriver à faire de l'absence le nécessaire passage vers la présence: « Sur la table, vos lettres et les miennes, les traits d'une perte jamais épongée » (*Un visage appuyé contre le monde*, p. 235), « New York je ne ferai rien/ pour effacer les figures » (*Les états du relief*, p. 330), « qui/ sommes-nous-Beyrouth un avion/ en bout de piste d'Irlande » (*Ibid.*, p. 343), « la vie/ essaie de ne pas céder./ Mais cède parfois./ Quand l'absence est pleine. (*L'issue, la résonance du désordre*, p. 419) À la fin de ce cycle, les couleurs du monde (bleu, blanc, rouge et noir) sont fondues dans un « moi » qui en englobe les différents dégradés, tendant ainsi vers une ouverture sur l'universel, sur l'infini: « Rien ne manque/ rien ne se défait/ dans ce bleu/ messenger du plus pur amour/ où tout recommence. » (*Carrés de lumière*, p. 470)

### 3. L'UNITÉ<sup>9</sup>

Le troisième cycle peut être celui de l'union de l'individu à ses origines: « L'axe de la Terre dérive/ et nos mains se rejoignent/ soudain nous sommes/ la lumière qui a manqué. » (*Sans bord, sans bout du monde*, p. 477) En entrant en soi, on en sort. C'est le retour à la nécessité des mots qui ne peuvent provenir que du silence, de la nudité qui se veut tout autant absolue que rédemptrice; c'est le sens impossible à fixer définitivement, et qui ne peut être la somme que d'une série d'absences à matérialiser: « Lettres livrées aux blessures/ aux passages qu'elles empruntent/ pour retourner au silence. » (*Ibid.*, p. 523) Les sous-titres de *Sans bord, sans bout du monde* sont en ce sens révélateurs: « Sans bord », « Sans Dieu », « Sans personne », « Sans gravité », etc. En faisant un retour à l'origine de l'Univers, Dorion expose l'idée que dans le « je » individuel s'inscrit, comme superposée en strates, toute l'histoire de l'humanité:

*Des milliers de guerres, de ruines  
et de catastrophes s'empilent  
en chacun de nous  
le fragile miracle de l'origine  
chaque fois recommence. »* (*Les murs de la grotte*, p. 553)

Telle une spirale en perpétuel mouvement, le temps tourne et ramène un même étrangement polymorphe: « Autour de l'axe de la vie, le temps/ s'enroule. Et s'enroulant, renoue/ avec son mystère. » (*Pierres invisibles*, p. 709)



### 4. LE NÉCESSAIRE RETOUR EN SOI<sup>9</sup>

*Jours de sable* (2002) et *Sous l'arche du temps* (2003) complètent le voyage d'Hélène Dorion, mais perpétuent le mouvement originel de l'œuvre, puisque l'auteure marque un temps d'arrêt pour commenter la faille à l'origine de ce voyage, ce qui ne manque pas de créer un retour aux premiers vers: « la fissure tient lieu/ de regard/ j'explore ce vide » (*L'intervalle prolongé*, p. 13). En actualisant son passé, soit par l'évocation de ses souvenirs d'enfance (sa quête généalogique), soit par une réflexion sur l'écriture, la locutrice tombe en Soi; elle passe donc par l'intime pour nous amener à comprendre l'universalité à la base de tout discours poétique:

*Expérience de recueillement, de communion et d'illumination, quête du je, dialogue continu avec la réalité, incessant travail intérieur extériorisé par le langage, la poésie met l'amour sur notre route pour qu'à travers lui nous apprenions à élever notre conscience, à atteindre la grâce de cette humanité qui est en nous.* (*Sous l'arche du temps*, p. 53)

De la faille ressurgit la faille.

En conclusion, la cosmogonie poétique d'Hélène Dorion répond à une démarche scripturale fort organisée, donnant effectivement l'impression d'être régie par des préoccupations ontologiques qui ont le pouvoir de rejoindre l'éternel en l'homme, soit à travers son angoisse existentielle (la séparation), soit par l'évocation de son immortalité (l'Union). Le mouvement « endocentrique » qu'elle représente est paradoxalement « exocentrique »: c'est en voulant atteindre son centre que l'être peut accéder au centre de l'univers (le cœur du Cœur). Il en va ainsi de la spirale, motif figuratif filé d'un cycle à l'autre. La lecture de cette poésie à la rythmique hallucinante provoque une étrange sensation d'éternité, impossible à décrire, devant nécessairement être expérimentée. C'est le caillou jeté dans l'eau et les ondulations incantatoires qu'il chante. ...

1. À l'exception de *Jours de sable* (Leméac, 2002) et de *Sous l'arche du temps* (Leméac, 2003), toutes les citations proviennent de l'anthologie *Mondes fragiles, choses frêles. Poèmes 1983-2000* (l'Hexagone, 2007). Les numéros des pages apparaissant à la fin de chaque citation feront donc référence à cette édition.
2. *Jours de sable*, p. 90.
3. *Sous l'arche du temps*, p. 24-25.
4. *Jours de sable*, p. 112.
5. Le premier cycle est constitué des trois recueils suivants: *L'intervalle prolongé* suivi de *La chute requise* (1983), *Hors champ* (1985), *Les retouches de l'intime* (1987) parus dans l'anthologie *Mondes fragiles, choses frêles. Poèmes 1983-2000* (l'Hexagone, 2007).
6. « J'écris à partir d'une faille, d'un gouffre intérieur qui crée une tension, un élan, et me pousse à rechercher l'unité. » (*Sous l'arche du temps*, p. 12)
7. Le second cycle est constitué des sept recueils suivants: *Les corridors du temps* (1988), *Un visage appuyé contre le monde* (1990), *Les états du relief* (1991), *Le vent, le désordre, l'oubli* (1991), *L'issue, la résonance du désordre* suivi de *L'empreinte du bleu* (1993), *Carrés de lumière* (1994) et *Passerelles, poussières* (2000).
8. Le troisième cycle est constitué des cinq recueils suivants: *Sans bord, sans bout du monde* (1995), *Les murs de la grotte* (1998), *Pierres invisibles* (1999), *Fenêtres du temps* (2000), *Portraits de mers* (2000).
9. Le quatrième cycle est constitué des deux essais suivants: *Jours de sable* (2002) et *Sous l'arche du temps* (2003).